

Morgane Caussarieu

Dans tes veines

Roman



Du même auteur

ROUGE TOXIC, roman, Actu SF, 2018

ROUGE VENOM, roman, Actu SF, 2019

VILAIN CHIEN !, roman, Éditions du Chat noir, 2020

VERTÈBRES, roman, Au diable vauvert, 2021

ENTREVUE CHOC AVEC UN VAMPIRE, avec Vincent Tassy, roman,
Actu SF, 2022

ISBN : 979-10-307-0616-1

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

« Quand je serai grand, je veux être un vampire. [...] Je veux vivre éternellement, me venger de tout le monde et transformer toutes les filles en vampires. Je veux puer la mort. [...] Je veux avoir une haleine fétide, empestant la terre morte, le caveau et la fadeur du cercueil. [...] Je veux être tout froid, avoir la chair putréfiée et du sang volé dans les veines. [...] Je veux planter mes terribles dents blanches dans le cou de mes victimes. [...] Je veux [...] laisser le sang couler à flots dans ma bouche, descendre, tout chaud, dans mon gosier. [...] Voilà mon ambition ! Voilà mon ambition ! Voilà l'ambition de ma vie ! »

Richard Matheson, *La Voix du sang*

Sur l'horloge digitale de la station de tramway, les chiffres rouges indiquaient vingt-trois heures quarante-quatre. La prochaine navette n'allait pas tarder à arriver et Martine Renzi était seule à l'attendre. bercée par le bourdonnement du lampadaire, elle somnolait sur le banc en plexiglas.

Des bruits de pas. Elle leva les yeux. Une jeune femme avec son bébé s'assit à côté d'elle. Une Coréenne, ou bien une Japonaise. Elle chantonait, caressant de la main les joues rondes du nourrisson.

Martine Renzi réprima un sourire de tendresse. Elle avait trente-neuf ans et, bientôt, son corps serait trop vieux pour donner la vie. Elle avait avorté six ans auparavant, parce que ce n'était pas le bon moment, parce qu'elle ne se sentait pas prête, parce que le bébé n'aurait pas eu de papa. *Elliott aurait maintenant cinq ans et demi si tu ne l'avais pas fait disparaître avant même que ses petites mains ne soient formées. Aurait-il eu les yeux bleus? Ou noisette, comme les tiens? Aurait-il été aussi beau que celui au creux des bras de cette jeune femme?*

Le bébé poussa un vagissement plaintif. La mère se pencha sur lui et ses longs cheveux d'ébène formèrent un voile autour de l'enfant. Il cessa de sangloter alors qu'elle massait ses pieds aux chaussons de poupée...

Une sonnerie retentit. Les roues crissèrent sur les rails et les portes automatiques du tramway s'ouvrirent devant Martine, l'invitant à entrer. Elle quitta le banc, laissant la mère et sa progéniture enlacées.

La navette était presque vide. Elle s'assit en face d'un jeune branché au tee-shirt à paillettes. Il lui fit un clin d'œil. Le tramway redémarra et, à travers la vitre, Martine eut le temps de voir qu'entre les doigts de la femme, la peau du bébé avait viré au bleu pâle. Celle-ci le souleva en le tenant par une cheville. Sa grosse tête disproportionnée pendouillait au bout de son corps frêle. Elle le laissa tomber dans la poubelle de l'arrêt, juste assez grande pour contenir le minuscule cadavre.

1

Tu crèveras dans le sang et la pisse

« Il n'y a pas de libertin un peu ancré dans le vice qui ne sache combien le meurtre a d'empire sur les sens et combien il détermine voluptueusement une décharge. C'est une vérité dont il est bon que le lecteur se prémunisse avant d'entreprendre la lecture d'un ouvrage qui doit autant développer ce système. »

Le marquis de Sade, *Les 120 Journées de Sodome*

Mai 2009. L'été n'était pas encore arrivé que déjà Bordeaux se liquéfiait sous la canicule. Durant le jour, on se terrait dans la moiteur des appartements, derrière des volets clos, tentatives vaines d'échapper à la chaleur. La température ne redevenait supportable qu'en soirée, une fois le soleil éteint. Une brise légère s'engouffrait alors entre les voitures abandonnées sur le trottoir et séchait la sueur sur les peaux avant même que les gouttes ne se forment. Des conditions idéales pour sortir boire un verre.

Pourtant, à minuit, les rues du centre-ville n'étaient pas très animées. Les récents événements avaient dissuadé les gens de s'attarder dehors...

La femme en noir émergea d'une allée boudée par les passants. Ses talons aiguilles claquaient sur l'asphalte, rythmant sa marche comme un tir de mitraillette. La lumière d'un lampadaire révéla une cigarette entre ses lèvres laquées d'écarlate; elle en tirait des bouffées avec un plaisir presque érotique.

C'était le genre de femme à n'être belle que la nuit.

La lune pardonne plus facilement un maquillage trop voyant et une peau qui n'a pas caramélisé sur la plage.

Elle pénétra les vapeurs de graisse et de chair brûlée qui s'échappaient des fourneaux des kebabs. Sur la place de la Victoire,

quelques téméraires osaient encore se pavaner. Un dealer passait discrètement un petit paquet de rêve en poudre, une poignée d'étudiants avinés rentrait du dernier bar à la mode.

Les rues pouaient l'urine et le vomi.

Ce petit monde ne l'intéressait pas. Elle était à la recherche d'autre chose. Sur les murs des abribus étaient placardés des visages angéliques. En dessous, des inscriptions désespérées clamaient : *Avez-vous vu mon enfant ?*

Elle devait trouver un nouveau jouet, ce soir.

« Une p'tite pièce, m'dame, siou'plâit ! »

Un mendiant aux yeux injectés de sang et à la casquette cloutée tendait la main vers elle. Elle l'évita et manqua poser ses talons aiguilles sur une crotte de chien étalée sur le trottoir.

« Salope ! » aboya-t-il.

Elle s'engagea dans une ruelle transversale et s'immobilisa devant la devanture d'un cinéma de quartier. L'enseigne au néon clignotait faiblement, redessinant les façades en bleu. Sur un panneau de bois surplombant l'entrée, une affiche élimée proclamait : *Dormez le jour. Faites la fête toute la nuit. Ne vieillissez jamais. Ne mourez jamais. C'est génial d'être un vampire.* Une rétrospective. Quelques souvenirs remontrèrent ; des nouilles qui deviennent asticots, du sang sur les bouches, un happy end. Elle n'avait jamais aimé les fins hollywoodiennes, si éloignées de la réalité.

La cigarette n'était plus qu'un tube de cendres et elle l'envoya dans le caniveau d'un claquement d'ongles pointus.

Il n'y avait personne ici.

Elle continua jusqu'à apercevoir les manèges de la fête foraine, place des Quinconces. Pas beaucoup d'agitation, là non plus. Comme partout ailleurs, les gosses se faisaient rares. Les forains partiraient plus tôt cette année.

Sa main tremblait, il lui fallait une nouvelle cigarette. Elle farfouilla un moment dans son sac et en sortit ses Vogue. Des

étincelles crépitèrent de son briquet préféré, un Zippo rose avec l'inscription BARBIE EST UNE PUTE peinte à la main.

« Madame? »

La voix semblait surgir de nulle part. Elle se retourna : un enfant de sept, huit ans environ, était recroquevillé sur le banc derrière elle. Elle ne l'avait même pas remarqué.

« Tu peux m'aider, madame, s'il vous plaît? »

Il était exactement ce qu'elle cherchait. Elle avança de quelques pas vers lui, mais restait méfiante. *Le père ou la mère ne doivent pas être très loin...*

« Je suis perdu. »

Elle s'assit à côté de lui et l'examina : un binoclard avec un sweat à capuche d'un orange criard à l'effigie d'une équipe de football quelconque. Elle aurait aimé lui parler de l'équipe pour l'amadouer mais ne connaissait rien au foot. Ses grands yeux liquides, dissimulés derrière les lunettes, étaient verts ou bien bleus, elle n'arrivait pas à décider. Indéniablement un bel enfant, un blondinet comme on en voit dans les catalogues La Redoute. Elle avait hâte de le ramener chez elle. Elle avait plein d'idées d'activités amusantes à faire avec lui.

« J'ai perdu Maman à la fête foraine, près des auto-tamponneuses, pleurnicha-t-il. Je l'ai cherchée mais je l'ai pas retrouvée. Je crois qu'elle est partie sans moi. Dis, tu penses que Maman va me gronder? »

— Mais non, bonhomme. » Elle lui adressa un sourire qu'elle voulait rassurant.

Il chouina que sa maman lui avait dit de ne pas s'éloigner, mais qu'il avait vu les barbes à papa, et que sa maman, elle n'avait pas voulu lui en payer une. Alors il y était allé quand même pour se la payer avec son argent à lui. Et puis quand il était revenu, elle n'était plus là. Disparue.

Il renifla et se moucha dans sa manche. Il voulait rentrer chez lui.

« Dis-moi, bonhomme, tu habites loin d'ici ?

— J'sais pas trop, hésita-t-il.

— Tu habites dans Bordeaux ?

— Euh non, pas vraiment... » Il réfléchit un instant. « À côté, j'crois.

— Où alors ?

— À Pessac.

— Où ça à Pessac ? Tu sais au moins le nom de ta rue ?

— Euh... non. Mais c'est près du Picard. C'est là que Maman fait toujours les courses quand elle a la flemme de cuisiner. C'est super, Picard. C'est ce que Maman dit...

— OK. Je vois à peu près où c'est. Tu sauras reconnaître ta maison quand tu la verras ? »

Il hocha la tête.

« Il faut d'abord que je passe chez moi récupérer ma voiture. Tu veux bien m'accompagner ? Ce ne sera pas long. »

Le gamin hocha de nouveau la tête et lui adressa un sourire timide, dévoilant deux trous à la place des dents de devant.

Elle voulut connaître son âge exact.

« Je suis plus vieux que j'en ai l'air ! Tout le monde dit que je suis trop petit pour mon âge. »

Elle rit. Il disait cela avec un tel sérieux. Peut-être avait-il plus de huit ans, finalement.

« Moi aussi, ajouta-t-elle, sur le ton de la confidence. C'est ce qu'on me dit.

— Non, toi tu fais vieille. Tu fais ton âge.

— Ce ne sont pas des choses à dire à une dame », se vexa-t-elle.

Les sourcils de l'enfant se froncèrent exagérément, lui donnant l'air malveillant d'une poupée Good Guys. Il gueula :

« Je dis ce que je veux, pouffiasse !

— Eh, dis donc, qui t'a appris à parler comme ça ?

— C'est ta mère la pute ! »

Il rigola de sa propre grossièreté, en se tapant sur les cuisses. Elle le regarda, un peu décontenancée. Cette conversation commençait à prendre une tournure bizarre. Elle avait l'impression de vivre un retour d'acide. Comme si la réalité venait juste de changer, de s'inverser. Qu'elle était entrée dans le monde caché derrière la vitre du miroir. Elle voulut abrégé.

« Bon, on y va, bonhomme? »

Il cessa de rire, et plongea son regard dans le sien. Elle eut soudain un léger mal de crâne, un vertige qui disparut aussi vite qu'il était venu. Une goutte de sang coula de son nez.

« Non, Wendy, dit-il d'une voix très calme. On reste là. »

Elle resta muette de stupeur quelques secondes, puis vérifia qu'elle ne portait pas encore son badge, avec son prénom.

Non. Elle l'avait retiré en sortant du travail.

Elle avait vraiment pénétré de l'autre côté du miroir. Dans cette réalité-là, ce petit garçon n'aurait pas pu connaître son prénom. Elle se leva, cherchant à s'éloigner.

« Qui t'a dit comment je m'appelle? »

Quelque chose clochait chez lui. Mais elle aurait été incapable de dire ce qui la gênait dans son visage pourtant si parfait, si... lisse.

« Je le sais, c'est tout. Et je sais aussi que ton mari est parti avec ton fils. Il voulait le protéger de ta folie. Et depuis, Wendy, tu kidnappes des garçons perdus pour le remplacer.

— Merde, tu es qui? »

Il ôta ses lunettes, et les écrasa dans son poing. Ce n'était plus lui la proie à présent, c'était elle, elle le lisait dans ses yeux devenus deux boutons en plastique. Le gamin lui attrapa la gorge et la ramena de force sur le banc. L'air lui manquait. Elle essaya de se dégager mais les doigts ne bougèrent pas d'un millimètre, serrant comme des anneaux d'acier.

« Arrête. Tu me fais mal! »

Il lécha la goutte rouge qui pendait au nez de Wendy.

« Laisse-moi, pleura-t-elle, laisse-moi partir !

— Je vais t'offrir l'opportunité de devenir enfin une bonne maman. »

Il se planta devant son visage, ses yeux étaient sans fond. Elle regarda dedans. L'un était bleu, l'autre vert. Tout ce qu'il restait de l'univers était ces deux grandes billes. Et elles semblaient tourner, une spirale infernale l'entraînant vers le noir insondable des pupilles. Une voix lui susurra qu'il fallait qu'elle aime et réchauffe l'enfant. Ses veines palpitaient, comme si le sang s'embrasait dans ses artères. *J'ai besoin de toi pour survivre. Un garçon perdu a besoin d'une maman. Un vertige. Sois ma maman pour quelques secondes. Une maman aimante. Une maman qui sacrifie tout pour son petit.* Et elle le prit au creux de ses bras, le berça, elle qui n'avait jamais été capable de tendresse. *Laisse-moi boire ton vin. Laisse-moi boire ton corps.* Les petites lèvres aussi sèches que du parchemin cherchèrent le poulx qui battait sous sa peau.

Remplis-moi. Réchauffe-moi.

Ce qui comptait, c'était d'abreuver l'enfant, de lui donner tout ce qu'elle pouvait. *Pardon, mon fils, d'avoir été si mauvaise mère. Je comprends à présent, l'essence d'une maman.*

*

Quand ce fut fini, le gamin lui ferma les paupières et la laissa là, allongée sur le banc.

On aurait dit qu'elle était endormie. Il avait perdu deux dents de lait, restées fichées dans la chair exsangue du cou. Il passa sa langue sur les dents restantes, s'infiltrant dans les interstices, pour recueillir l'ultime saveur qui s'y était attardée.

Il fouilla dans le sac du cadavre et prit le Zippo rose. Il aimait posséder leurs affaires aussi sûrement qu'il avait possédé leur corps.

Ses veines fourmillaient, le picotement orgasmique du sang neuf courait sous sa peau. La sensation du toucher revenait dans ses doigts engourdis. Il était vivant à nouveau.

De chair et surtout de sang.

Il saisit le billet de cinquante euros qui se trouvait dans le portefeuille ainsi que la carte American Express et les fourra dans la poche de son short. Il récupéra aussi la clef de l'appartement de Wendy. Des garçons perdus attendaient qu'on les emmène au Pays de Nulle part.

Ce serait un voyage aller simple, bien sûr.

Il suivit les rails de la ligne B vers le centre, espérant que son Grand Frère l'avait attendu.

Celui-ci était bien là, adossé à un mur dans le renfoncement d'un porche. L'enfant fourra sa petite main dans la sienne, la serra fort, et ils se dirigèrent ensemble vers l'appartement de Wendy.

La vieille Fleur Gilbert poussait machinalement son chariot entre les allées du magasin et regardait avec envie ces mets appétissants que sa retraite ne lui offrirait jamais. Elle errait sans but véritable et rouspétait contre ce qui l'entourait, se moquant bien qu'on puisse l'entendre ou pas. Tout était motif à se plaindre : les clients qui obstruaient le passage, l'augmentation du coût de la vie, ou encore l'absence de produits bio bon marché.

L'organisation des rayons du petit Champion n'avait pas changé depuis des années et elle connaissait par cœur l'emplacement de chaque produit. Au rayon frais, elle retourna un pot de fromage blanc Marque Repère et vérifia avec lassitude la date de péremption.

Dans sa tête tournaient ces questions futiles qu'on se pose dans ce genre de lieu. Qu'allait-elle bien pouvoir acheter pour le repas de ce soir ? D'ailleurs, avait-elle vraiment envie de manger ce soir ? Elle hésita devant l'amoncellement de papier toilette : devait-elle choisir les trois rouleaux de papier hygiénique triple épaisseur molletonnés ou bien, pour le même prix, les douze rouleaux économiques qui vous brûlent le cul comme si vous vous l'étiez torché avec du papier de verre ? Mais une question beaucoup moins universelle venait

s'ajouter aux autres : à quelle époque était-elle devenue cette vieille conne victime de la société de consommation qu'elle avait toujours condamnée ?

La soirée se trouvait déjà bien entamée et la supérette n'allait pas tarder à fermer ses portes. Pourtant, Fleur n'était pas pressée. Fleur n'était jamais pressée. Elle avait pris l'habitude de faire ses courses le soir parce qu'il faisait bien trop chaud à son goût ces temps-ci et il était hors de question qu'elle se balade durant la journée. Elle préférait rester au frais dans son studio à regarder en boucle son feuilleton favori en caressant ses chats, les seuls amis qui ne l'avaient pas abandonnée, ou bien à arroser ses fleurs. Elle aimait les cueillir et les glisser entre les mèches de ses cheveux tout en fumant le joint de ganja qu'elle avait elle-même cultivée. Alors que le monde avait évolué, perdant décennie après décennie ses convictions idéalistes, seules les fleurs étaient restées immuables... Aussi belles qu'avant... Mais le message de paix qu'elles véhiculaient jadis était devenu naïf. *Et toi, en quoi t'es-tu transformée ?* Une mamie rangée, au corps fatigué par les excès, que ses enfants ne prenaient même plus la peine d'appeler. *Où est passée l'incorrigible jeune fille, avec ses perles aux chevilles et sa tignasse parsemée de pétales de camélia ?*

Depuis quelque temps, ces pensées lui minaient le moral et elle essaya de revenir à sa préoccupation du moment, à savoir ses courses. Elle n'y parvint pas, distraite par une salve de cris. La curiosité ayant toujours été son plus gros défaut, Fleur saisit son chariot et se précipita vers la source du bruit aussi vite que son arthrite le lui permettait.

Dans l'allée principale, elle découvrit quatre types qui se balançaient des paquets de bonbons. Leur caddie virait comme un skateboard, l'un d'eux assis à l'intérieur, recouvert de confiseries multicolores.

Ils ne remarquèrent pas l'apparition de Fleur et continuèrent leur manège.

Trois avaient à peine dix ans de moins qu'elle et leurs barbes étaient tartinées de chocolat, de sucre fondu et de gélatine verte et brillante. À leurs joues creuses et leurs yeux exorbités, Fleur déduisit qu'ils étaient de la race des camés.

La puanteur qu'ils dégageaient se mêlait à celle du souvenir, l'odeur des squats qu'elle avait fréquentés.

L'été 1968. L'été des barricades où elle avait dansé dans la rue à demi nue et où elle avait choisi le nom de Fleur, mais aussi celui où elle avait constaté les dégâts de l'héroïne.

Les trois épouvantails étaient accompagnés d'un quatrième homme, plus jeune et en meilleure santé; Fleur lui donnait à peine vingt-cinq ans. Les autres n'étaient que des fantômes à la chair grise et flétrie, des simulacres de vie. Lui avait une peau de bébé.

Fleur lui trouva un air de Sid Vicious. La même silhouette, la même coupe en pétard, bien que ses cheveux à lui soient décolorés en gris, presque blancs sous les néons. Elle n'avait jamais été une grande fan de punk rock, peut-être était-elle déjà trop vieille à l'époque des Pistols. Le visage de ce type paraissait plus dur que celui du bassiste mort, plus beau aussi, bien plus beau. Les yeux clairs, de la même couleur que ses cheveux, rehaussés d'un trait de khôl. Des yeux de femme dans un visage viril. Un frisson sensuel parcourut la colonne vertébrale de Fleur, ce qui ne lui était plus arrivé depuis sa ménopause.

Le jeune punk fit un signe de la main aux trois autres et ils passèrent devant elle en trombe, attirés par le rayon alcool. Elle en profita pour reluquer son cul étroit, moulé dans un jean en charpie et soutenu par des bretelles démodées.

À quel moment le vigile allait-il débarquer pour les virer?

La vieille hippie vit le zombie dans le caddie décapsuler une bouteille de bière avec les quelques chicots qui lui restaient. Alors que le liquide coulait sur son menton, elle remarqua

des croûtes de gale sur son crâne arborant une iroquoise délavée. Elle devinait les poux et les pellicules qui grouillaient entre les mèches crépées couleur piscine, collées en l'air par la laque. La peau crasseuse de son cou disparaissait sous de larges taches de sang coagulé.

Des bouteilles de vin éclatèrent en tombant alors qu'ils en chargeaient dans le chariot. Le sol se couvrit d'une mare à l'odeur capiteuse. Ils glissaient et manquaient tomber, se soutenant les uns les autres. L'un se mit à vomir. Le jeune punk appuya sa grosse chaussure en cuir contre le rayonnage. Il poussa jusqu'à ce que toutes les étagères de l'allée se renversent dans un fracas épouvantable.

Fleur poussa un petit cri.

*

Marie Duphil entendait la pagaille qui se déroulait à l'arrière du magasin, mais ne pouvait pas quitter son poste à la caisse. Sa supérieure l'aurait crucifiée et de toute façon les gens attendaient pour payer et sortir de la supérette. Et puis Jean-Michel, le vigile antillais d'un mètre quatre-vingt-quinze pour cent kilos de muscles, était déjà allé voir.

Quand elle vit débarquer en fin de queue les quatre perturbateurs, elle paniqua. Jean-Michel n'était pas avec eux, et n'avait pas l'air de les mettre dehors à coups de pied au cul. Que lui était-il arrivé? Marie, elle, n'était pas formée pour gérer ce genre de problème. Ces fous dangereux poussaient les gens et remontaient inexorablement vers elle. Le plus jeune s'arrêta devant la caisse, tandis que son compère à la crête verte passait le portique de sécurité avec le chariot et déclenchait l'alarme.

« Vous ne pouvez pas partir comme ça! dit-elle d'une voix chevrotante. Il faut payer! »

À peine ces mots prononcés, elle les regrettait déjà.

Le plus jeune sortit de sa poche un rasoir de barbier et le déplia très lentement devant elle, pour qu'elle ait le temps d'apprécier la situation. Marie avala sa salive, la sueur lui trempait le dos et les aisselles, formant de grandes auréoles foncées sur son polo taille xxxl aux armes de la chaîne de supermarché. Le hurlement de l'alarme lui blessait les tympanes. L'homme plaqua la lame sous son menton, là où la chair est la plus tendre et grasse. Elle n'osait plus respirer.

« Non seulement on va pas payer, l'informa-t-il, très calme, mais en plus, on va prendre le fric que t'as dans la caisse, ma grosse. »

Elle lui répondit en bégayant qu'elle allait lui donner tout ce qu'il voulait. Elle était tellement effrayée qu'elle ne releva pas le surnom cavalier, celui qui en d'autres circonstances l'aurait fait sortir de ses gonds. Il n'y avait qu'elle, et quelques copines triées sur le volet, qui avaient le droit de dire qu'elle était *grosse*. Il n'y avait que dans sa bouche et les leurs que le mot redevenait neutre.

« T'es un beau gros boudin, toi, hein alors, continua-t-il, l'œil méchant et salace. De la chair à saucisse en veux-tu en voilà, de quoi satisfaire tout un régiment... »

Humiliée, épouvantée, elle ne dit rien. Elle croyait sentir le rasoir taillader sa trachée et ses artères, imaginait déjà l'ouverture béante. En apnée, elle ouvrit la caisse et en sortit les billets ; il devait y en avoir pour mille cinq cents euros. L'équivalent de sa paye. Il roula les billets et les glissa dans ses poches sans plus de cérémonie.

Par jeu, du moins le pensa-t-elle par la suite, il appuya la lame et fit perler quelques gouttes de sang. Marie crut bien ses derniers instants arrivés, qu'elle allait vraiment finir en chair à saucisse, mais il retira le rasoir d'un geste sec. Elle put inhaler une grande bouffée d'air.

Mais le type n'en avait pas encore fini avec elle : il la saisit par les épaules et l'attira à lui, par-dessus le comptoir, la soulevant malgré ses cent quarante kilos et lui plaqua un baiser sur la bouche. Marie n'osa pas lui résister – qui savait de quoi il était capable ? Elle laissa sa langue lui explorer le palais. Sa langue qui s'enroulait et se déroulait autour de la sienne, en prenant possession d'autorité. Elle goûta son haleine à l'étrange parfum cuivré tandis qu'il avalait sa bave à longs traits. Elle ne pouvait s'empêcher de saliver et dégorger comme un escargot dans le vinaigre.

Le baiser durait. Elle suffoquait. La langue s'étendait, la remplissait, bloquait sa trachée. Enfin, il la lâcha, la laissa retomber lourdement sur son tabouret. Elle haletait, se sentait froide à l'intérieur. Mais lorsque sa vulve entra en contact avec le siège, elle prit conscience que cette partie d'elle était devenue brûlante au contraire.

Elle n'en revenait pas. Les clients non plus, à en juger par leurs visages stupéfaits. Ce jeune type séduisant venait de l'embrasser après l'avoir menacée d'une arme, elle, qui devait avoir le double de son âge. Elle, qu'on n'embrassait que rarement. Elle, à qui il n'arrivait jamais rien. Le pire, c'était qu'avoir eu si peur semblait lui avoir fait beaucoup d'effet. *Quand tu raconteras ça à tes copines, elles ne voudront jamais te croire !*

À présent, il léchait les gouttes de sang sur le rasoir.

« Ramène ton cul, J.F. ! dit le vieux punk à la crête verte. On va finir par se faire choper ! »

Il rejoignit ses comparses qui l'attendaient dehors. Marie resta hagarde, doutant de la réalité. Un coup d'œil aux chariots renversés et aux gens terrifiés lui indiqua qu'elle n'avait pas rêvé. Elle espérait que la caméra de surveillance avait bien tout enregistré. Elle s'en ferait une copie pour garder un souvenir de cette folle soirée.

La Volvo banalisée avait quitté la rocade depuis vingt bonnes minutes et cahotait maintenant sur les nids-de-poule d'un chemin forestier. Bordeaux était loin derrière et le lieutenant Gustave Baron ouvrit une fenêtre pour laisser l'air du monde rural lui caresser le visage. Des senteurs discrètes leur parvinrent, mélange de végétation en déliquescence et de fraîcheur presque mentholée. Comme toujours, Baron avait abandonné le volant à sa coéquipière, Pauline Brune. C'était un arrangement tacite, elle aimait conduire, pas lui.

Brune était blonde, tout en paradoxe. Un physique de mannequin suédois, couplé à des manières brusques et viriles. L'un des seuls moyens pour une jolie femme de se faire respecter dans un milieu d'hommes.

Elle restait les yeux concentrés sur la route, essayant d'éviter les nids-de-poule qui menaient la vie dure aux amortisseurs. Derrière la vitre, la végétation devenait de moins en moins épaisse. Les arbres aux branches sans feuilles projetaient des ombres biscornues, évoquant les doigts de vampire de dessin animé, squelettiques et griffus.

Le corps exsangue de la jeune Jennifer Laborde avait été retrouvé dans cette forêt, à trente-cinq kilomètres de Bordeaux. La seule victime hors de la métropole. On l'avait

jetée au milieu de nulle part. Pour le reste, même modus operandi. Cette anomalie était leur première piste sérieuse depuis le début des atrocités.

« Tu crois qu'on va tomber sur le comte Dracula en personne ? » plaisanta Brune.

Baron n'avait pas le cœur à rire. Pas en ce moment. Pas alors que des dégénérés s'en prenaient à des lycéennes de l'âge de sa fille. Du reste, il ne riait pas souvent. Son être entier manquait d'humour, que ce soit ses cheveux séparés en leur milieu par une raie impeccable, ou les plis songeurs et inquiets de son front.

Les deux lieutenants n'étaient pas très assortis, mais leur duo fonctionnait.

Autour d'eux, les arbres devenaient faméliques, mourants, comme brûlés par le soleil ou un poison dans le sol. Des ronciers raclaient la peinture grise de la voiture sur chaque flanc.

« Tu es sûr que c'est le bon chemin au moins ? gueula Brune par-dessus la radio. On n'a pas tourné trop tôt ? Peut-être qu'on aurait dû traverser le village de Le Temple. »

Elle baissa le volume pour entendre la réponse.

« Sûr, maugréa Baron. Regarde. »

Une vieille ferme en pierres de taille émergea du chemin, comme si elle avait poussé du sol. Sa carcasse trapue se découpa à contre-jour sur le ciel bleu.

Leur arrivée éparpilla une horde de poules maigrelettes.

Brune se gara sous un arbre mort, juste à côté d'un van noir couvert de poussière, et coupa le moteur. Un concert de grognements retentit, venant de derrière la bâtisse.

« Putain, c'est une véritable infection ! » râla Brune en enfouissant son nez dans le col de son tee-shirt.

Elle quitta la voiture et ses santiags s'enfoncèrent jusqu'aux chevilles dans la fange.

« Fait chier! »

Un relent de charogne flottait dans l'air brûlant. Les moustiques les assaillaient de toutes parts, ravis de trouver de nouveaux corps à drainer.

Le grand pardessus en cuir de Baron traînait dans la boue et il laissa échapper plusieurs jurons. Il aimait l'allure d'inspecteur de série télé vieillotte que lui conférait ce manteau et ne l'avait pas retiré malgré la canicule de ce début de matinée. Il écrasa d'une main agacée le moustique qui lui piquait la nuque. Sa peau le démangeait déjà et il la gratta avec vigueur, imprimant des sillons rouges sur sa chair.

Saloperies de bestioles, ragea-t-il.

Les grognements continuaient de plus belle. Les lieutenants contournèrent la ferme, traversant un jardin qui avait tout du dépotoir. Baron manqua trébucher sur un vélo rouillé à moitié enterré. La broussaille avait cédé la place aux pneus crevés, aux tracteurs encroûtés, à des plantes métalliques aux tiges de ferraille et pétales en tessons de bouteille. Les arbres qui bordaient la clairière étaient gris et atrophiés. Rien de vert ne vivait dans le périmètre de la mesure.

Derrière la bâtisse, ils découvrirent un enclos en piteux état, d'où s'échappait cette puanteur abominable. Ils se hissèrent sur la pointe des pieds et jetèrent un coup d'œil par-dessus la barrière. Des cochons grassouillets, agglutinés dans la boue. Roses. Dégueulasses. Les bêtes levèrent les oreilles en poussant des couinements, le groin dilaté, les pupilles rivées sur les deux intrus. Ils étaient pour la plupart occupés à rogner une carcasse, et leurs dents plates broyaient l'os avec acharnement.

Saloperies de bestioles, pensa Baron pour la seconde fois.

Les deux lieutenants s'éloignèrent au plus vite, partageant la même grimace de dégoût. Ils retournèrent devant la maison et gravirent les quelques marches du perron. Brune frappa à la porte en bois d'une main ferme.

Personne ne vint ouvrir.

Brune retenta de frapper, un peu plus fort cette fois.

Quelque chose bougea à l'intérieur et vint cogner la porte avec un craquement sourd. Des aboiements furieux retentirent, des pattes griffues lacérèrent le bois. S'il y avait un chien, son maître n'était sans doute pas loin.

« Il y a quelqu'un ? Monsieur Macaire ? Ouvrez, police judiciaire. Monsieur Macaire ? »

Baron avisa les fenêtres condamnées par des planches. Il écarta les toiles d'araignée et plaqua son visage contre la vitre, tentant d'apercevoir quelque chose entre les planches vermoulues.

L'intérieur était très sombre. Tout semblait abandonné.

Brune continuait à taper à la porte comme une forcenée. Crissement métallique d'une clef que l'on tourne dans la serrure. Les deux flics portèrent instinctivement la main à leur arme. La porte s'ouvrit et un monstre aux crocs baveux se jeta sur eux.

*

« Dracula ! Couché ! » siffla une voix féminine et autoritaire.

L'énorme chien-loup se tapit sur le sol en glapissant. Les lieutenants rengainèrent leurs armes.

28

Un petit bout de femme apparut devant eux, presque nue sous une nuisette en soie transparente. Pas vraiment le genre de personne qu'ils s'attendaient à trouver dans cette baraque insalubre. Baron n'osait battre des cils, effrayé à l'idée qu'elle ne soit qu'une heureuse hallucination qui s'évanouirait à la seconde où il fermerait les yeux.

L'apparition restait dans l'ombre du porche. Sa longue chevelure de jais lui dégringolait jusqu'au bas du dos. Des tétons agressifs pointaient sous le tissu. Baron l'imaginait

déjà dans un porno arty, pompant le dard d'une star du X bodybuildée.

« C'est pour quoi ? »

La jeune femme avait un léger accent.

Brune sortit sa plaque et la lui colla sous le nez. Ses sourcils se froncèrent avec grâce et elle s'effaça pour les laisser entrer. La porte claqua derrière eux, et Brune ne put s'empêcher de penser que la seule issue venait d'être fermée.

Une semi-pénombre régnait dans la maison et les yeux des lieutenants durent s'habituer à l'obscurité avant de pouvoir inspecter correctement la pièce.

Plus loup que chien, Dracula s'était couché dans un coin et son regard jaune à la froide intelligence ne les quittait pas.

La jeune femme leur désigna deux chaises en bois autour d'une table d'un geste gracieux de la main. Ils prirent place en face d'elle. Baron transpirait à grosses gouttes malgré la fraîcheur qui régnait dans la pièce, les yeux lubriques.

Cette créature avait son entière attention. L'espace autour de lui semblait rétrécir, envahi par les ombres. Brune, elle, ne se laissait pas démonter par le charme et le manque de vêtement de leur hôtesse et la toisait sévèrement.

« Nous enquêtons sur un meurtre », lâcha-t-elle.

Les lèvres de la jeune femme s'affaissèrent en une moue fâchée.

Baron chercha quelque chose de gentil à lui dire mais il ne savait pas trop par quoi commencer. Un grondement feutré sourdait des babines du chien-loup.

« Dracula, marrant comme nom pour un chien... se risqua-t-il. C'est... c'est qu'il nous a fait peur, votre gros toutou. »

Un sourire éclaira le visage de leur hôtesse et une petite fossette apparut fugitivement sur son menton.

« Il nous protège durant la journée.

— Nous vous avons réveillée ? »

La voix du lieutenant Brune était aride.

« Je travaille de nuit. »

La jeune femme ne semblait pas décidée à en dire plus. Elle craqua une allumette et embrasa une bougie sur la table. La flamme flotta sur son visage, rehaussant la gravité de ses pommettes élégantes d'Asiatique. Ses yeux avaient la couleur de l'ambre, deux bijoux incrustés dans ses orbites.

« Nous ne possédons pas l'électricité. »

Le regard inquisiteur de Brune s'attardait sur les fenêtres barricadées et la jeune femme lui expliqua d'une voix douce que des gamins avaient cassé leurs carreaux en lançant des cailloux. Ces planches n'étaient là que provisoirement.

Il fallait tendre l'oreille, car elle parlait sans ouvrir beaucoup les lèvres, et avait le tic de mettre sa main devant sa bouche, comme par timidité, ou peur d'une mauvaise haleine.

Brune scruta la pièce en profondeur. Des milliards de particules de poussière voletaient au travers des rayons de lumière échappés des planches. La lieutenant remarqua qu'aucun de ces rayons n'éclairait leur table, comme si elle avait été placée volontairement dans le coin le plus sombre.

L'ameublement se réduisait au strict minimum, il n'y avait que la table et quelques étagères, vides pour la plupart. Aucun aliment visible à part trois boîtes de lait maternisé, qui trônaient au-dessus d'un aquarium à l'eau trouble dans laquelle s'agitaient comme des serpents aquatiques.

« C'est quoi que vous avez là-dedans ? »

— Des lamproies. »

Des poissons donc, ou plutôt leur ancêtre. Un fossile vivant, que l'on trouvait en abondance dans la Garonne.

« Vous allez les cuisiner à la bordelaise ? demanda Baron. C'est délicieux marinés dans le vin, accompagnés de poireaux. »

La jeune femme ne répondit pas.

Le sol était jonché de coquilles d'œufs. Il régnait une odeur de pourri, qui ne venait peut-être pas que des détritits,

de l'aquarium ou du chien. Comme si l'air était gangrené par des miasmes invisibles. Plusieurs dizaines de mouches étaient collées au plafond, des centaines d'autres voletaient autour des coquilles d'œufs, produisant en bruit de fond un vrombissement agaçant. Si la jeune femme n'avait pas été là, en face d'elle, Brune aurait juré que cette maison était à l'abandon.

Baron ne se préoccupait nullement de ce décor étrange, trop occupé à dévisager leur hôtesse avec des yeux de saint-bernard. Brune ressentit malgré elle une pointe de jalousie.

Ça fait un moment qu'il ne t'a plus regardée avec ces yeux-là.

Elle sortit les photos de la victime et son carnet de notes, puis commença l'interrogatoire, cessant de compter sur une quelconque aide de son partenaire.